



Aux Soldats morts pour la Patrie

C'EST par milliers qu'ils sont tombés, dans les épis au bord des eaux, la rage au cœur et l'âme en deuil, de Liège à Anvers, de l'Escaut à l'Yser, fantômes loqueteux, affamés, les joues creusées de fièvre.

Ils sont tombés le long du fleuve sacré, dans la boue des tranchées où, vivant encore, enlisé jusqu'aux genoux, on sentait déjà le froid des tombes. De Dixmude à Clercken, de Nieuport à la Lys, c'est par milliers qu'ils sont tombés, dans un grand souffle de victoire, avec de l'espérance plein les yeux.

Tant que faisait rage la mitraille, les croix casquées vivaient encore car, chaque nuit, comme des compagnies, elles se dressaient en positions muettes pas à pas suivant la bataille. Et maintenant leurs bras tendus semblent las d'implorer la pitié des vivants, le bois pourrit, le casque s'écroule et dans les Flandres s'endorment pour toujours les petites croix de bois.

Que les tombes disparaissent sous les épis parsemés de taches de sang, que les toits rouges et les clochers d'ardoises se redressent dans des touffes d'arbres nouveaux, que le ciel redevienne bleu, que s'efface à jamais la morne désolation des champs de bataille, qu'importe : les morts aux capotes boueuses seront toujours vivants.

Ce n'est pas dans leur cuirasse de glaise, rigides, avec leurs plaies béantes et leurs yeux mi-ouverts comme s'ils veillaient

encore, que nous cherchons tous ces héros tombés. Toujours nous les voyons tels qu'on les a connus, joyeux et forts, plus beaux avec leur casque d'acier. Ils sont là, bataillon de fantômes s'élançant à l'attaque, fusil bas, sabre au poing ; leur voix chante à nos oreilles, le canon tonne, les drapeaux claquent, des rayons éblouissants les transfigurent... Comme ils sont grands dans ce soleil de victoire !

Et nous, nous restons là, délivrés de l'ennemi ; heureux, vivants parce qu'ils sont morts. Nos cœurs se contractent, nous voudrions bien leur crier notre reconnaissance... notre amour... les mots sont impuissants à traduire nos pensées ; nous restons là, la tête en feu, misérablement petits devant la grandeur de leur sacrifice. Car c'est pour nous, pour ce que nous aimions qu'ils donnèrent leur jeunesse et leur sang.

Ils étaient si calmes, nos soldats de l'Yser, quand, la peau trouée par l'acier, ils sentaient que leur âme allait s'échapper. Le chef et l'humble troupière, ceux qui donnaient la mort comme ceux qui rendaient la vie, tous, ils mouraient simplement, sans exaltation, sans murmure... ils mouraient avec des larmes dans les yeux.

... C'est un ancien à fortes moustaches grisonnantes ; un éclat d'obus vient de lui déchirer les entrailles ; étonné il regarde les camarades qui se penchent sur lui. Sa voix murmure encore

comme dans un rêve : " Dites, mon commandant, ai-je fait mon devoir ? " Et sur un geste affirmatif du vieux guerrier qui sent sa gorge prise dans les griffes d'un étoupe... " Bien vrai ?... alors vous direz cela à ma femme pour qu'elle le répète à mes enfants... " Et le vieux soudard qui avait fait Liège, la Gette, l'Yser, s'endort tout radieux de la certitude enfin trouvée qu'il avait fait son devoir, tout son devoir.

Un autre ; une jeune recrue, arrivée d'hier au front. La nuit, un oiseau de proie aux ailes croisées vient rôder au-dessus du cantonnement ; un choc, une détonation, la grange s'écroule... Le jeune soldat a les deux jambes arrachées, ses poings se crispent, sa bouche se tord, il souffre atrocement ; on l'entend qui murmure : " Oh ! ma petite maman, je meurs et je n'aurai pas tué un Allemand... " C'est tout ce qu'il regrettait ce pauvre petit, ne pas avoir tué un Allemand, ne pas avoir été à l'honneur.

Entre les lignes un blessé est couché... sa voix implore... L'ennemi bombarde depuis de longues heures. Des colonnes de terre surgissent du sol avec des déchirements affreux. De la tranchée, un homme s'est élancé, enfonçant son casque, le dos courbé. Il court, se couche, repart ; un brassard blanc croisé de rouge se distingue dans l'âtre fumée des éclatements. Il s'approche du blessé, le soulève, il revient... Tout à coup, les deux silhouettes disparaissent dans le nuage verdâtre d'un formidable geiser...

Sur la plaine, deux corps restent étendus, un bras s'agite encore. Le brancardier, dans un suprême effort a détaché le brassard blanc et l'agite dans l'air, comme pour implorer les artilleurs allemands de suspendre le tir. Mais les obus tombent toujours plus rapides, plus farouches ; l'homme s'est agenouillé, le petit fanion de la croix rouge s'agite désespérément quelques secondes encore, retombe, frissonne, puis disparaît... et le brancardier meurt, protégeant de son corps le soldat blessé.

Au cours de l'offensive libératrice des Flandres, un officier, à la tête de ses hommes, s'élance à l'assaut d'un blockhaus de mitrailleuses ennemies dont les balles avec leur bruit d'abeille fauchent les herbes. Soudain, l'officier s'écroule, les bras en

croix ; sur sa tunique, près du cœur, se dessine une petite tache brune... les hommes s'arrêtent, s'empressent autour de lui... : " Non, en avant... je vous suivrai ". La voix du chef ordonne et la poignée de braves continue la progression. L'officier, par un effort désespéré, se redresse, il s'adosse au tronc d'un arbre brisé et regarde devant lui. Le blockhaus ricane encore et ses hommes avancent toujours. Il veut crier mais l'écume rosée qui fleurit sur ses lèvres étouffe sa voix, ses jambes plient, ses ongles s'accrochent dans l'écorce de l'arbre... il regarde... Les mitrailleuses se taisent... ; des cris... des éclatements de grenades... ses yeux brillent davantage... il se redresse de toute sa taille, fait quelques pas les bras tendus, chancelle, s'écroule comme entraîné par le poids de son casque.

Là-bas près du blockhaus allemand, deux fusées blanches annoncent la victoire...

Tous mouraient ainsi dans un beau geste.

Uniformément on lit en lettres blanches sur leur croix " Mort pour la Patrie ". Que d'héroïsme, que de larmes renfermées dans ces mots.

Héros qui reposez dans la terre des Flandres, dormez en paix car si vous n'avez plus pour bercer vos pensées, le bruit des pas de ceux qui marchaient à la mort, écoutez dans le vent ces murmures qui passent. C'est la voix de tout un peuple qui chante vos louanges, d'un peuple ressuscité, plus grand, plus libre et plus fier, d'un peuple qui, par vous, sait enfin ce que c'est que d'aimer sa Patrie. Car la Patrie n'est-ce pas les champs que vous chérissiez, la terre où vous êtes tombé, ce sont vos souffrances, c'est votre sang... mais la Patrie, c'est vous-même, c'est votre âme soldat qui fait frissonner sous la brise nos vieux drapeaux de soie fanée.

Que l'oubli emporte l'horreur de la bataille, que s'endorment à jamais les petites croix de bois. Qu'importe soldats aux capotes boueuses, vous êtes resplendissants dans l'immortalité.

Marcel CORVILAIN.

